

Notice historique de la Congrégation des Saints-Cœurs

Fondée à l'origine en deux groupes séparés, la Congrégation des Sœurs des Saints-Cœurs est née du désir des pères jésuites de s'associer des auxiliaires qui se consacraient totalement aux besoins apostoliques d'éducation et de prédication de la foi, surtout après l'établissement en Orient, dès le début du XIXe. s., de missionnaires protestants américains.

En 1853, le père Raymond Estève, jésuite français, et le curé libanais Youssef Gemayel fondent les "Mariamettes" à Bikfaya. Quatre ans plus tard, le père jésuite italien Paul-Marie Riccadonna regroupe au sein des "Pauvres filles du Sacré-Cœur" des institutrices de catéchèses oeuvrant à Zahlé et dans la région de la Bekaa.

Depuis le début, le chemin de la congrégation était parsemé d'obstacles. La mentalité de l'époque, les réticences de l'hierarchie religieuse, le manque de compétences et les maigres ressources financières, compliquaient la tâche des religieuses.

D'abord, la femme n'avait pas un statut social lui permettant de s'adonner à des activités publiques comme l'enseignement ou l'action sociale. En plein XIXe s. les jeunes femmes, réduites à accomplir des tâches ménagères, étaient principalement destinées au mariage. Certains gens, surtout l'hierarchie religieuse de l'époque, voyaient d'un mauvais œil la création d'un nouvel ordre de femmes ayant pour but principal l'éducation des jeunes filles, jugée inutile, et surtout ayant un contact direct avec la population. Car les seuls ordres féminins existant étaient formés de religieuses cloîtrées, en majorité analphabètes.

Certains prélats n'ont pas hésité à persécuter la congrégation. Le père jésuite Henri Jalabert relate dans son œuvre "Histoire d'un siècle" le fait qu'en 1863, le patriarche maronite Boulos Massad qui, ayant appris l'existence d'une école de religieuses à Amchit, il s'en montra offensé et s'est mis à prêcher contre l'envoi des filles à l'école: "l'instruction des filles n'est pas une œuvre de bienfaisance disait-il aux habitants du village, n'envoyez plus vos filles à l'école et ne montrez plus aux religieuses tant d'égards. De la sorte, après quelques temps, leurs supérieurs les enlèveront."

Par ailleurs, les femmes n'étaient pas préparées à leur nouvelle tâche, elle travaillaient souvent d'une façon intuitive. Les jésuites vont alors faire appel à des institutrices formées par d'autres congrégations européennes qui les avaient précédées.

Les religieuses devaient aussi faire face aux difficultés financières. Pour subsister, elles se contentaient des dons en produits alimentaires offerts par les habitants. Alors que des congrégations étrangères les soutenaient financièrement et que les jésuites faisaient appel à quelques mécènes locaux et étrangers. Un visiteur jésuite à Zahlé relate ainsi les conditions de vie des sœurs en 1859: "Elles sont extrêmement pauvres, elles n'ont qu'une seule chambre de 15 m² pour douze ou quinze (religieuses) qui leur servait de dortoir, de réfectoire, de chapelle et de tout...".

Les religieuses souffraient aussi d'une absence d'un statut légal. La congrégation ne pouvait pas être placée sous la juridiction d'un évêque local puisque ses membres appartenaient à plusieurs confessions. Quant aux pères jésuites, ils avaient peur d'assumer cette responsabilité. En 1875, la congrégation est suspendue, mais certaines religieuses vont résister et continueront à exercer leur mission d'une façon presque illégale, profitant du soutien de quelques prélats, comme l'évêque maronite de Chypre et du Metn Mgr. Joseph Geagea et le curé Joseph Gemayel.

Entre temps les jésuites étaient divisés sur la démarche à suivre, ils ne vont pas tarder à se rendre compte que leur mission souffrait, surtout dans les villages. En effet, la plupart des membres de la Compagnie de Jésus ne pratiquaient pas la langue arabe et, en tant qu'hommes, ils leur était impossible de s'occuper des femmes. Les autorités religieuses ont alors été obligées de reconnaître que l'institution doit être restaurée: en 1884, la congrégation reprend ses œuvres. Elle va continuer son développement jusqu'à nos jours, en assurant une expansion de ses domaines d'activités et de sa répartition géographique.

L'expansion géographique

Partie du Liban, la Congrégation des Sœurs des Saints-Cœurs a été appelée à fonder plusieurs missions à l'étranger. La congrégation affirme que depuis les origines (1853) et jusqu'en 1967, sa mission en Syrie était comparable à celle qui existait au Liban. Mais les changements politiques survenus en 1967 ont contraint les religieuses à se retirer des hôpitaux de l'Etat et à perdre leurs établissements scolaires, suite à la nationalisation décrétée par les autorités. Ce bouleversement a beaucoup affecté les Sœurs qui ont longtemps espéré récupérer les écoles ; mais le changement était irréversible et nécessitait une reconversion de leur activité.

A l'heure actuelle, les religieuses continuent à exercer leur mission à travers les structures chrétiennes existantes. Leur action concerne à la fois la population chrétienne et musulmane.

Par ailleurs, la congrégation a été sollicitée dans les pays du Maghreb, au lendemain de leur indépendance, pour assurer l'enseignement de l'arabe à des peuples qui s'éveillaient à leur identité et voulaient la recouvrer.

Ainsi, des missions vont être fondées au Maroc (1957), au Tchad (1962), et en Algérie (1964). La congrégation continue de servir dans ce pays en proie à la guerre civile, même après la nationalisation des écoles en 1976, en enseignant la langue arabe dans des instituts et dans les ministères.

Bon nombre d'officiels algériens (directeurs généraux, ministres...), et quelques personnalités, comme la sœur de l'ex-président Houari Boumédiène, et l'ancien président Chadli Ben Jédid, ont ainsi appris la langue du Coran chez des religieuses libanaises...

Le poids de la guerre

La guerre civile libanaise n'a pas épargné les écoles de la Congrégation, mais elle a de même révélé au grand jour la sa vocation dans l'Eglise et dans le monde, la portée de sa mission et la capacité d'intervention au sein de la population civile martyrisée par des années de conflits.

Ainsi, la congrégation est restée fidèle à son projet éducatif "d'être au service de tous, sans distinction de nationalité et de religion, et de chercher par les moyens appropriés à les conduire vers la pleine réalisation de leur vocation d'homme".

La démolition de certains établissements et la fermeture de celles des régions dont la population fut déplacée n'ont pas dissuadé les religieuses de s'adonner au service de la population civile: par écoles de quartier (et c'est le début de la mixité généralisée dans les écoles des SSCC), par le service social et l'accueil des déplacés, par le service civil dans des groupes de quartier, bref elles ont assuré le service de l'homme ,tout homme et chaque homme, autrement que dans le cadre institutionnel habituel, un dévouement constant , généreux et créatif répondant aux besoins du moment.

"A la plus grande gloire de Dieu"

La mission et l'action de Congrégation se réclame de la spiritualité ignatienne.

Elle est caractérisée par une double polarité: la gloire de Dieu et le salut des âmes, et enseigne une manière dynamique et responsable de se situer dans l'Eglise et dans le monde. La perspective théologique de cette spiritualité inspire la pédagogie qui invite la personne à un continuel dépassement d'elle-même par la recherche d'un "plus" qualitatif dans tous les domaines, et par une prise en charge progressive visant son développement intégral.

La recherche de l'excellence, de la perfection s'inscrit donc au cœur de la vocation des SSCC: "A la suite du Christ qui a pris sur lui tout ce qu'il y a dans l'homme, elle intègre les aspirations humaines en les connaissant de l'intérieur, en les aimant, et en les amenant à leur perfection en celui qui est leur achèvement: Jésus-Christ, homme parfait et parfaite image de Dieu."

